

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

Colette: La Psychologie de Claudine

By

Julia Boon

A Thesis

Submitted To The Committee of Graduate Studies

In Partial Fulfilment of the Requirement for the Degree

of Master of Arts

Department of French and Spanish

Winnipeg, Manitoba

April, 1976.



"COLETTE: LA PSYCHOLOGIE DE CLAUDINE"

by
JULIA BOON

**A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of**

MASTER OF ARTS

© 1976

**Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this dissertation.**

**The author reserves other publication rights, and neither the
dissertation nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.**

Avant-propos

Le seul nom de 'Colette' a toujours évoqué pour moi, la romancière qui n'a parlé que de la plus forte passion humaine, l'amour, vu par l'auteur sous tous ses angles. Je n'avais éprouvé jusqu'ici à son égard, qu'indifférence, la jugeant peut-être, un peu trop sévèrement. Souvent je me suis dit: "pourquoi ne nous parler que d'amour équivoque, d'une société bourgeoise dépassée, de ces héros qui finissent par se suicider, parce qu'ils ne sont plus capables d'aimer (la Fin de Chéri)? N'y a-t-il pas autre chose à dire, dans nos temps de misère et de faim?"

Mais, plus j'avance dans ses écrits, plus elle m'attire, par sa richesse, sa subtilité d'esprit, par l'éclat de son style.

L'oeuvre de Colette a été généralement considérée dans son ensemble par les critiques. Mais le moment est venu de considérer chacun de ses ouvrages sous ses aspects particuliers. L'objet de cette étude est de s'attacher au cycle de Claudine pour suivre le développement psychologique de cette héroïne. A travers 'Claudine', Colette nous dit bien des choses sur elle-même.

TABLE DES MATIERES

Chapitre I

Claudine à l'école

Origines de 'Claudine à l'école	1 - 5
Portrait physique de Claudine	5 - 6
Milieu familial	7 - 8
Claudine et ses camarades	8 - 11
Claudine et ses maîtres	11 - 22
Conclusion	22 - 24

Chapitre II

Claudine à Paris

Claudine rue Jacob	25 - 30
Claudine et son père	30 - 32
Claudine et Marcel	32 - 37
Claudine et Luce	37 - 40
Claudine et Renaud	40 - 46
Lendemain	46 - 47
Retour de Renaud	47 - 49
Conclusion	49 - 51

Chapitre III

Claudine en ménage

Le jour du mariage	52 - 54
Renaud	54 - 56
A Montigny	56 - 63
Claudine et Renaud	64 - 67
De retour à Paris	67 - 69
Claudine et Rézi	69 - 75
Conclusion	75 - 78

Chapitre IV

Claudine s'en va

Annie et Alain	79 - 81
Annie et Marthe	81 - 82
Annie et Claudine	82 - 87
A Bayreuth	87 - 88
Les confidences	88 - 93
Conclusion	93 - 95

Chapitre V

La Retraite Sentimentale

Le tête-à-tête de Claudine et d'Annie	100 - 107
Une tentative malheureuse	108 - 111
Les lettres de Renaud	111 - 115
Le retour de Renaud	115 - 116
Claudine seule	116 - 119
Conclusion	119 - 124

Bibliographie

A. Ouvrages de Colette	125
B. Ouvrages parus sur Colette	126
C. Thèses	127
D. Principaux articles de journaux et de revues .	127 - 128

CHAPITRE I

Claudine à l'école

Origines de "Claudine à l'école"

Le premier livre du cycle de 'Claudine', parut en 1900, chez Ollendorf, sous la signature de Willy, comme d'ailleurs trois autres de ce même cycle, qui parurent chez le même éditeur, dans un intervalle de trois ans. Ce livre eut un très grand succès, vu la personnalité de Willy, qui, dans ce temps là, passait pour un homme de lettres. Ce succès était dû aussi à son influence dans la presse parisienne et à la réclame qu'il s'était faite à des fins intéressées.

Qui était Willy, cet homme qui voulait passer pour le créateur de 'Claudine'? Ici, il est nécessaire de préciser quelques dates importantes, dans la vie de Colette dans le but d'éclairer la genèse de son premier livre 'Claudine à l'école.'

L'an 1890, apporte une nouvelle vie à Colette qui jusqu'alors avait grandi dans la maison maternelle, heureuse et sans souci, entourée de l'affection de ses parents, surtout de sa mère exemplaire 'Sido'. A l'âge de dix-sept ans, pour elle, c'est la ruine de ses parents, le déménagement de la grande maison de Saint-Sauveur en Puisaye, vendue aux enchères, et l'installation de sa famille chez son demi-frère à Châtillon-Coligny. C'est là, qu'elle fit la connaissance de Willy, pseudonyme d'Henri Gauthier-Villars, fils de l'éditeur

scientifique Gauthier-Villars, l'ami du père de Colette. En 1893, Colette, âgée de vingt ans, devint l'épouse de Willy, âgé de trente quatre ans. Colette, à l'âme fraîche de paysanne bourguignonne qu'elle fut, se lia à ce coureur de femmes, marié déjà une fois, et qui avait un fils.

Ce n'est qu'un an et huit mois après son mariage avec Willy, que celui-ci, pressé par le besoin d'argent, lui lança négligemment:

"Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs d'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrai peut-être en tirer quelque chose, les fonds sont bas."¹

Dans son Journal à Rebours, la romancière nous dit:

"Mais dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais désiré écrire. [...] Car je sentais, chaque jour mieux, je sentais que j'étais justement faite pour ne pas écrire."²

Pourtant, à peine remise d'une maladie de deux mois, sous la contrainte de Willy, elle prit la plume, pour ne la quitter qu'en 1946, immobilisée par une double arthrite. C'est donc grâce à ce mari despotique, que Colette déploya son talent d'écrivain et fit ses débuts littéraires avec le cycle de 'Claudine'.

La romancière novice qu'est Colette, débute par cette phrase très simple, presque banale:

¹ Cité par Germaine Beaumont et André Parinaud, Colette par elle-même (Paris: Editions du Seuil, 1951), p. 53.

² Cité par Maria Le Hardouin, Colette (Paris: Classiques du XXe siècle, Editions Universitaires, 1956), p. 34.

"Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny; j'y suis née en 1884, probablement je n'y mourrai pas".³

Cette phrase qu'on lit d'un seul souffle, introduit déjà l'héroïne, qui, en fait, écrit son journal. Claudine nous fait savoir qu'elle n'accepte pas les descriptions admises de son pays, auquel elle refuse d'être bâti sur la Thaïze. Cette défiance envers son Manuel de Géographie expérimentale marque un esprit critique chez la jeune fille de quinze ans. Elle voit les choses à sa manière. Son pays n'est pas davantage en amphithéâtre selon elle; la tour sarrasine qu'on admire ne lui dit pas grand'chose, car elle s'effrite par en haut un peu tous les jours. Par dessus tout, d'après elle, c'est un village et pas une ville; il est affreusement pauvre et, les bois y dévorent tout. Toutes ces notations montrent chez la jeune Claudine, un esprit observateur et une indépendance d'appréciation marquée. Quant aux bois, elle s'identifie à eux, tant elle les adore.

"Chers bois! Je les connais tous; je les ai battus si souvent. Il y a les bois taillis, des arbustes qui vous agrippent méchamment la figure au passage, ceux-là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet et aussi de serpents."⁴

Claudine décrit ces bois en connaissance de cause. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce cadre décrit

³ Cité par Anne A. Ketchum, Colette ou la naissance du jour - étude d'un malentendu (Paris: Lettres Modernes, Minard, 1968), p. 99.

⁴ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 56.

minutieusement, le propre terroir de Colette. Paul Hartmann, dans son article du 1er février, 1950 (p. 382), dans le Mercure de France, l'affirme:

"En donnant à la Puisaye, une existence littéraire, Colette dès les premières pages de 'Claudine à l'Ecole', fixe les traits caractéristiques de son terroir:

"On traverse des futaies serrées, et tout d'un coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang, un étang lisse et profond, enclos de tous côtés par les bois..."

Cette évocation pittoresque est aussi d'une parfaite rigueur scientifique. Il suffirait pour s'en convaincre, de consulter les travaux des géographes. L'un d'eux, G. Goujon, auteur d'une probe et minutieuse monographie de la Puisaye (1911. Librairie Ch. Delagrave) ne trouve pas de meilleure formule, quand il veut définir à la dernière ligne de son livre, la région naturelle qu'il vient d'étudier; c'est dit-il 'un vigoureux bocage où stationnent des eaux mortes."

Ainsi, les sources littéraires externes de Claudine à l'école, sont pour la romancière, son pays d'heureuse enfance, où, terroir, milieu familial, ont contribué à sa formation, pour trouver leur expression dans son oeuvre. A l'âge de son héroïne, Colette ne revenait-elle pas à la maison:

"Un fil de sang sur la joue, un accroc près de l'épaule, l'ourlet de la jupe décousu et mouillé, les souliers, les bas comme des éponges..."⁵

Malgré les terreurs que ces bois lui apportent, malgré surtout les couleuvres qui la font frémir, Claudine y retourne toujours,

⁵ Colette. Journal à Rebours (Paris: Librairie Arthème Fayard), p. 140.

quelquefois avec ses camarades de classe, mais le plus souvent seule, parce que ces grandes filles, qui ont peur de tout, l'agacent. Si elle adore ces bois, elle s'y sent un peu anxieuse à cause de la solitude et de l'obscurité. Mais cette solitude elle l'aime, elle la cherche et s'y sent bien. L'étude de l'origine de cette première oeuvre, peut ainsi s'appuyer sur des données assez exactes, prises dans la vie même de la romancière. Au moment où elle rédigeait ce livre, ne sentait-elle pas elle-même cette solitude, qui commençait à l'étouffer, enfermée qu'elle était dans son petit appartement parisien?

Référons-nous à Colette elle-même:

"Comprendra-t-on que le fait d'échanger mon sort de villageoise contre la vie que je menais à dater de 1894, est une aventure telle qu'elle suffit à désespérer une enfant de vingt ans si elle ne l'enivre pas."⁶

Ainsi, la solitude, un des grands thèmes de Colette, devient vite le thème central du journal et le point de départ de la vie de Claudine.

Portrait physique de Claudine

Pour mieux faire ressortir les étapes diverses de sa psychologie, considérons d'abord Claudine dans son physique. Colette donne à son héroïne les caractéristiques suivantes:

⁶ Colette. Mes Apprentissages. Oeuvres Complètes Collection, Le Fleuron, Paris: Flammarion, 1950, tome XI, p. 26.

Claudine a la figure plus jeune que son âge. Au contraire, sa taille est bien celle d'une jeune fille de dix-huit ans. Elle s'est fait allonger les jupes, parce qu'elle ne veut pas attirer les regards sur ses 'mollets', pour reprendre le mot de la romancière, qui lui donnent déjà un air de jeune fille. Quant à ses cheveux, elle aime les montrer, parce qu'ils sont longs, et qu'ils ondulent. Leur couleur, d'un châtain obscur et d'un or foncé, est en contraste avec ses yeux brun-café, qui sont toujours un peu cernés. A propos de ses yeux, Claudine nous fait savoir:

"Oui, on me disait, quand j'étais petite, que j'avais des yeux de grande personne; plus tard, c'étaient des yeux 'pas convenables'".⁷

Mais, elle ne se sent pas gênée par cette dernière remarque. Quant à sa bouche, elle est grande, mais pas vilaine du tout. En un mot, Claudine est une assez belle personne de quinze ans. Et, elle se rend compte de sa beauté.

Si nous ré-examinons les caractéristiques de Claudine, un autre portrait tout semblable à celui-ci, ne prend-il pas corps dans notre mémoire, qui n'est autre que celui de la romancière, à l'âge de l'héroïne? A l'exception de la couleur brun-café des yeux, tout le reste répond au portrait physique de la romancière.

⁷ Colette, Claudine à l'école. (Paris: Le Livre de Poche, 1968, p. 225). Nos références seront faites à cette édition.

Milieu familial

Qui est Claudine? D'après ses écrits, c'est la fille unique d'un naturaliste; elle est orpheline de mère, mais à un certain degré, orpheline aussi de père, ce dernier étant occupé depuis le matin jusqu'au soir par sa malacologie.

"C'est le meilleur homme et le plus tendre, entre deux repas de limaces", nous dit-elle. Il me regarde vivre, quand il a le temps, avec admiration d'ailleurs, et s'étonne de me voir exister, 'comme une personne naturelle'".⁸

Ce trait cocasse de son père qui la voit exister 'comme une personne naturelle', nous fournit des indices intéressants sur la psychologie de Claudine. Au sein de sa famille, comme dans les bois, elle se sent seule, parce que son père, totalement absorbé par ses études, ne prête presque pas attention à elle. Il voit Claudine respirer, vivre et grandir auprès de lui, mais il ne se rend pas compte, qu'en même temps que du pain et du beurre quotidiens, elle a besoin d'un peu de nourriture spirituelle, d'un peu d'affection et de tendresse. Ne se moque-t-elle pas de ce dernier, qui, après de longues heures d'études sur ses limaces, constate:

"un limax flavus dévore en un jour jusqu'à 0 gr.24 de nourriture, tandis que l'hélix ventricosa n'en consomme que 0 gr.19 dans le même temps."⁹

Ces observations sur la personnalité de son père, cette ironie qui se dégage du détail, nous révèlent la profonde tristesse

⁸ Ibid., p. 29.

⁹ Ibid., p. 29.

que Claudine porte au fond de son coeur, voyant son père l'ignorer et lui préférer ses limaces. Dans l'ambiance familiale, Claudine ne trouve pas la tendresse dont elle a besoin. Elle est logée, nourrie, habillée, c'est tout. Il lui manque ce sentiment chaud qui remplit le coeur vide et le nourrit. Le trouve-t-elle à l'extérieur du milieu familial? Pour mieux saisir son état psychologique, suivons d'abord le comportement de Claudine envers ses camarades.

Claudine et ses camarades.

Le milieu que Claudine choisit pour écrire son journal est l'école.

"Pauvre vieille école, délabrée, malsaine, mais si amusante," [et où:] "L'odeur de ces classes, après les trois heures d'études du matin et de l'après-midi, était littéralement à renverser."¹⁰

Ses camarades de classe ne sont pas nombreuses; pour le moment, on en compte quatre, qui avec elle, forment la 'pléiade' enviée par toutes les autres. Elle a du dédain pour toutes les autres élèves. Selon ses termes:

"Le reste à nos yeux, c'est la lie, c'est le vil peuple."¹¹

Anaïs est une des compagnes de Claudine. Elle a une grande mémoire qui, selon Claudine, lui tient lieu d'intelligence

¹⁰ Ibid., p. 8.

¹¹ Ibid., p. 10.

véritable. De plus, cette jeune personne aurait une extraordinaire maîtrise de soi-même. Elle ne rougit de rien et sait toujours se tirer d'affaire, même d'une situation des plus embarrassantes. Au physique, voici Anaïs:

"Des cheveux ni bruns, ni blonds, la peau jaune, pas de couleur aux joues, de minces yeux noirs, et longue comme une rame à pois."¹²

Aussi, elle rit "comme une porte mal graissée" et,

"Elle ferait de la coquetterie devant un boeuf de labour."¹³

Quant aux épithètes que Claudine lui attribue, elles ne sont pas du tout flatteuses: Anaïs serait:

"[...] froide, vicieuse [...], menteuse, filouteuse, flagorneuse, traîtresse..."¹⁴

On ne peut pas dire que Claudine manque de vocabulaire, après l'avoir suivie dans son esquisse du portrait physique et moral de sa compagne de classe. Il semble que la seule qualité qu'elle lui réserve, soit d'avoir le sens du comique, et qu'elle ait souvent rendu Claudine "malade de rire."¹⁵

Marie Belhomme est une autre de ses camarades. Au jugement de Claudine, la voici:

"[...] , bête, mais si gaie! raisonnable et sensée, à quinze ans, comme une enfant de huit ans, peu

¹² Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 58.

¹³ Claudine à l'école, p. 40.

¹⁴ Ibid., p. 9.

¹⁵ Ibid., p. 9.

avancée pour son âge, elle abonde en naïvetés colossales, qui désarment la méchanceté et nous l'aimons bien [...]¹⁶

Aussi, prend-elle au sérieux toutes les espiègleries faites par Claudine, pour rire follement après en:

" ... levant au plafond ses longues mains étroites, ses mains de sage-femme"¹⁷, au dire d'Anaïs.

Quant aux deux jumelles Jaubert, elles sont le modèle de l'école; toujours propres, toujours si appliquées, que Claudine a le désir parfois de les 'écorcher' pour employer son mot.

Dans la liste de ses amies, figure Claire, sa soeur de communion, qui ne fréquente plus l'école. Claire est celle qui tombe amoureuse, platoniquement d'ailleurs, comme le souligne Claudine, du premier imbécile qui lui fait des compliments.

Enfin, il faut nommer Luce, mendiant l'affection de Claudine, lâche, perverse:

"Pour dix sous de pastilles de menthe anglaise, trop poivrées, elle vendrait sa grande soeur et un de ses frères par dessus le marché."¹⁸

Traçant ainsi le portrait de chacune de ses camarades, Claudine leur réserve toujours quelque trait critique. Néanmoins, ce qui est à remarquer du point de vue psychologique, c'est le manque de dureté de sa part, envers ses camarades. Ce n'est

¹⁶ Ibid., p. 10.

¹⁷ Ibid., p. 10.

¹⁸ Ibid., p. 108.

pas par méchanceté qu'elle fait ces observations peu flatteuses sur leur compte. Pas du tout, la raison est qu'elle se sent étrangère à ce milieu populaire. C'est elle-même qui nous le dit:

"Je n'ai jamais eu de camarades de mon espèce, car les rares familles bourgeoises de Montigny envoient, par genre, leurs enfants en pension au chef-lieu, de sorte que l'école ne compte guère pour élèves que des filles d'épiciers, de cultivateurs, de gendarmes et d'ouvriers surtout; tout ça assez mal lavé."¹⁹

Issue d'une famille bourgeoise, Claudine a conscience d'une certaine supériorité d'origine. Il est vrai qu'elle partage les espiègleries et les jeux de ses camarades de classe, mais au fond de son coeur, elle est éloignée de ce milieu qu'elle ne considère pas comme le sien. Nous la voyons ainsi totalement livrée à elle-même, sans aucune affection, ni de la part de son père qui la laisse aller complètement à sa guise, ni même de celle de ses camarades de classe qui ne voient en elle, que ce que celle-ci leur laisse voir.

Claudine et ses maîtres

Une première allusion chronologique est faite par Colette, quand elle nous fait savoir qu'à cause du froid humide du vilain automne, qui l'empêche de sortir, Claudine aime causer avec Mademoiselle Aimée. C'est impliquer que le début de ce journal remonte au commencement des classes. L'année

¹⁹ Ibid., p. 8.

scolaire que Claudine nous retrace est marquée par la démolition de la vieille école, remplacée par une nouvelle bâtisse. Toutefois, l'action, pour une bonne part, se déroule dans les deux classes de la vieille école, malsaine, aux tables diminuées de moitié par l'usure et dont l'odeur donne la nausée.

Mademoiselle Sergent, désignée à la place de la directrice précédente, et son adjointe, Mademoiselle Aimée Lanthenay, sont arrivées déjà. Claudine nous dit avoir beaucoup pleuré, en voyant l'affliction de la vieille institutrice à son départ. La peine éprouvée par elle, nous montre un autre aspect psychologique de l'héroïne de Colette. En partageant la souffrance des autres, Claudine montre un coeur sensible et plein de compassion envers les êtres faibles et infortunés.

Les deux institutrices que nous venons de mentionner jouent un rôle important dans la formation psychologique de Claudine. Au début, elle éprouve une vraie aversion, une antipathie bien marquée pour Mademoiselle Sergent. Nous l'entendons dire à ce propos :

"Mademoiselle Sergent, elle, ne paraît rien moins que bonne, et j'augure mal de cette rousse bien faite, la taille et les hanches rondes, mais d'une laideur flagrante, la figure bouffie et toujours enflammée, le nez un peu camard, entre deux petits yeux, enfoncés et soupçonneux."²⁰

Le portrait de ce personnage ainsi tracé met en relief les propres sentiments de Claudine. Autant l'intruse la repousse,

²⁰ Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 58.

malgré ses tentatives pour gagner Claudine à sa cause, autant la petite Lanthenay l'attire d'un élan irrésistible. D'après Claudine, cette dernière aurait une:

"Nature de chatte caressante, délicate et frileuse, incroyablement câline..."²¹

Un détail remarqué par Claudine, c'est le collet de fausse fourrure sous lequel l'institutrice cache ses mains froides.

Réflexion de Claudine:

"...la pauvrete est sans argent comme des milliers de ses pareilles".²²

Ici, c'est la présence de l'auteur qui se fait sentir. Colette, ne les a-t-elle pas connus de très près, ces pauvres, dans ses randonnées avec son demi-frère, le docteur Robineau.

Pour revenir à Claudine, celle-ci ne tarde pas à s'attacher à cette jeune demoiselle dont le:

"[...] corps souple cherche et appelle un bien-être inconnu."²³

Puisque nous sommes en train d'analyser les réactions psychologiques de Claudine, deux détails sont à signaler. D'abord, Claudine se rend compte, malgré son admiration pour l'institutrice, que les yeux d'Aimée ne sont:

"... ni bons, ni francs, ni sûrs."²⁴

21 Ibid., p. 58.

22 Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 103.

23 Colette, Claudine à l'école, p. 12.

24 Cité par G. Beaumont et A. Parinaud, op. cit., p. 58.

Cette observation indique chez Claudine une aptitude à dépasser la perception immédiate et à lire les personnages en eux-mêmes. Enchantée par Aimée qu'elle prend sous sa protection, bien qu'elle soit de quatre ans la cadette de cette dernière, elle l'embrasse :

"comme un animal chaud et joli" 25

à la manière dont elle aurait embrassé Fanchette, sa chatte chérie. Cette observation nous conduit à l'analyse du comportement de Claudine. Cherche-t-elle en la personne de cette jolie institutrice une affection équivoque, ou bien la tendresse dont elle est privée? Nous l'avons vue seule dans les bois, seule au sein de sa famille, seule parmi ses camarades qu'elle regarde d'un air condescendant. Que lui reste-t-il? Le désir ardent, le besoin irrésistible de se pencher vers quelqu'un qui puisse lui tenir lieu de mère, de soeur, de camarade, vers quelqu'un avec lequel elle pourrait partager ses pensées, ses aspirations, ses rêves du printemps de sa vie. Anne Ketchum n'a-t-elle pas écrit à ce propos :

"On ne saurait réduire cette tendresse spontanée à une seule attraction des sens, sans commettre un grave contresens. Malgré sa sensualité naissante et sa vive curiosité pour l'amour, ses hardiesses de langage et son effronterie, Claudine reste profondément pure."26

25 Colette, Claudine à l'école, p. 30.

26 Anne A. Ketchum, op. cit., p. 103.

Claudine ne tardera pas à percevoir l'opportunisme de Mademoiselle Lanthenay, aussi bien que son caractère mesquin. Cette dernière, renoncera même à son fiancé, le jeune adjoint Armand, pour tomber sous l'emprise de la rousse volcanique. Aimée Lanthenay, qui aime le bien-être, s'écarte du naturel et tombe dans l'absurdité par intérêt. Car, Mademoiselle Sergent, folle d'amour pour le délégué cantonal, Dutertre, pour qui elle ne compte guère, exprime son extrême sensualité par la recherche d'un amour équivoque. Un premier soupçon traverse l'esprit de Claudine quand elle voit les deux femmes, bras dessus bras dessous, traverser la cour; son inquiétude grandit. La réaction immédiate de Claudine est de se jeter dans une partie de jeu avec ses camarades et de s'y donner avec frénésie.

"Je joue! comme je crierai "au feu" [...] me retenant de penser le plus que je peux."²⁷

Une autre indice renforce le soupçon de Claudine, quand Aimée ne vibre pas à l'unisson au moment de son embrassade chaleureuse. Enfin, c'est Aimée elle-même, qui fait des confidences à Claudine, à propos des 'gentillesse', selon le mot de Colette, de Mademoiselle Sergent. Le sentiment qui envahit Claudine après cette révélation, c'est celui d'un vide dans son coeur, vide de tendresse. Elle sent qu'il y a en elle quelque chose de brisé. Pourtant, elle est surprise par

27

Colette, Claudine à l'école, p. 40.

le manque d'intensité de son chagrin. Un détail donne à Claudine la certitude de ce lien illicite entre les deux institutrices; quand par hasard, elle inspecte la chambre de l'adjointe, elle voit de la poussière au fond de son pot à eau. Elle comprend ce qui se passe. Après les classes, ces deux femmes se retrouvent enlacées dans un lit commun. Discrètes au début, elles finissent par ne plus se cacher. Leur conduite est commentée même par les maçons. Claudine les entend dire:

"Les deux autres, n'en parle pas, j'en suis saoul; c'est pus rien à mon idée, on dirait l'homme et la femme. Tous les jours je les vois d'ici, tous les jours c'est pareil; ça se liche, ça se ferme la fenêtre et on ne voit pus rien."²⁸

La bassesse du caractère d'Aimée se révèle quand Armand, son fiancé la surprend avec le docteur Dutertre et fou de rage, crie:

"Garces!" "Traînées!" Espèce de petite rosse!"²⁹

Ainsi l'idole de Claudine, celle sur laquelle elle comptait pour se consoler des oies que sont ses camarades, la petite chatte aux yeux dorés, si mignonne, n'est qu'une 'tripoteuse' selon le mot de Colette. La réaction psychologique de Claudine à l'égard de cette sainte Nitouche sera violente. Son affection pour Aimée tourne vite en haine. Dorénavant,

²⁸ Ibid., p. 82.

²⁹ Ibid., p. 98.

Claudine ne perdra pas une seule occasion de nuire à la traîtresse. Son attitude envers elle sera marquée par l'impertinence, et l'insolence. Elle sera méchante avec Luce, la soeur cadette d'Aimée, dont les tendances ne seront pas meilleures:

"Je ne veux plus me soucier de ces deux folles, dont l'une ne l'est pas" ³⁰

nous dit Claudine. Elle cherchera un remède à son déchantement dans l'activité. Elle nous dit:

"Et toute excitée, j'arrose, j'arrose trop, j'arrose les pieds d'Anaïs, les cartes géographiques, puis je balaie à tour de bras. Ça me repose de me fatiguer ainsi." ³¹

Dès la première notation, il est clair que Claudine ne s'attarde pas beaucoup à son chagrin, qu'elle tâche d'étourdir dans le jeu. Dans l'antithèse 'Ça me repose de me fatiguer ainsi', on sent la présence de Colette qui exprime sa sagesse. Au lieu de s'attendrir sur son malheur, Claudine lui tient tête et trouve l'apaisement de ses pensées morbides dans l'exercice physique. C'est tout un drame qui se joue dans le coeur de la jeune héroïne, mais elle ne s'attendrit pas, le travail lui étant plus salutaire que les larmes. (Chose à noter dans les relations de Claudine avec Mademoiselle Sergent, malgré son aversion pour 'cette rousse aux yeux méchants', caractéristique donnée par Colette, la jeune fille ne peut s'empêcher

³⁰ Ibid., p. 72.

³¹ Cité par Anne A. Ketchum, op. cit., p. 108.